



L'oiseau, cet animal si bavard...
ou l'étrange taxonomie d'un hybride aux îles Kiribati

Anne Di Piazza



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/381>
DOI : 10.4000/jso.381
ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005
Pagination : 55-62
ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Anne Di Piazza, « L'oiseau, cet animal si bavard... », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 120-121 | Année 2005, mis en ligne le 27 novembre 2008, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jso/381> ; DOI : 10.4000/jso.381

L'oiseau, cet animal si bavard... ou l'étrange taxonomie d'un hybride aux îles Kiribati

par

Anne DI PIAZZA*

RÉSUMÉ

Après avoir qualifié l'oiseau des îles Kiribati de porte-parole, d'être hybride et d'archétype d'Homme, nous énumérons les dispositions de l'oiseau à porter en lui une part de nous même, en somme à inspirer la société à parler d'elle. Sur Nikunau, l'oiseau est tour à tour bon pêcheur, bon navigateur, bon médium, bon compagnon, etc. Mais comment en vient-on à tuer un animal si fortement investi ? C'est que l'oiseau victime n'existe pas. Seul prévaut l'oiseau consentant, l'oiseau qui se donne aux chasseurs. Avec la raréfaction des sternes, des noddis et des fous bruns et la disparition des puffins et des pétrels, deux « dissonances cognitives » sont apparues que l'homme a tenté de « résoudre » en créant une terre d'accueil pour les oiseaux et en reconnaissant l'existence d'un oiseau parfois rebelle. Nous montrons que ces deux formes de justification d'une ressource en voie d'extinction permettent à l'homme de continuer à bien s'entendre avec l'oiseau.

MOTS-CLÉS : Kiribati, Nikunau, oiseaux de mer, représentation, savoir local.

ABSTRACT

After having qualified the bird in Kiribati as a spokesperson, a hybrid and an archetype of man, we discuss the ability of the bird to carry within itself a part of us; in fact its ability to inspire the society to speak about itself. On Nikunau, the bird is in turn a good fisher[man], navigator, medium, companion, etc. But how can one kill an animal so heavily invested? The bird as victim is inconsistent with their thinking. Birds are consensual, they give themselves to the hunters. But as terns, noddies and brown boobies become ever more rare and with the extirpation of petrels and shearwaters, two cognitive dissonances have appeared which the islanders have attempted to solve through the creation of a 'land of welcome' for the birds and through the recognition that birds may sometimes be rebellious. We show that these justifications allow the people to continue to conceive of the birds as consensual, even as they are becoming extinct.

KEYWORDS: Kiribati, Nikunau, seabirds, representation, local knowledge.

« Les fables de la Fontaine nous aident à nous rappeler qu'hier encore, les animaux parlaient »
(Bataille, 1998 : 224)

« Les animaux porte-parole s'expriment dans toutes les langues et dans toutes les espèces. Les fourmis nous ont permis de dire que l'Homme doit être labo-

rieux, les abeilles ont plu à Napoléon parce qu'elles étaient socialement organisées pour donner le pouvoir à la reine, les aigles ont séduit les tyrans, les loups ont

* CNRS-CREDO, Marseille, dipiazza@wanadoo.fr.

permis de parler de la cruauté des hommes et les biches ont incarné la tendresse maternelle. » (Cyrulnik, 1998 : 48-49)

Ce bestiaire fantasmatique parle de l'Homme. Et c'est bien la manière dont la société utilise ces animaux pour parler d'elle qui nous intéresse ici. Tout animal peut-il être « porte-parole » ? Non, je ne le crois pas, car les bêtes ne sont pas infiniment suggestives. C'est qu'il ne s'agit pas ici d'éthologie, d'une discipline qui objective le comportement de l'animal au sein de sa communauté animale, mais bien plutôt d'un animal qui n'existe que dans sa relation avec l'homme. Le statut de l'animal n'est plus celui d'une pure nature, mais d'une surnature. Cette surnature n'étant jamais qu'une disposition de l'animal à inspirer, ressembler, instruire ou servir l'homme. Cette perspective, éminemment anthropocentrique, est bien représentative de la façon dont les habitants de l'île de Nikunau, en république de Kiribati, traitent des oiseaux de mer. Les hommes ont raison, bien sûr. Le fou brun (*Sula leucogaster*), le fou masqué (*Sula dactylatra*) et le fou à pieds rouges (*Sula sula*), bons voiliers, au système d'orientation étonnant et le puffin du Pacifique (*Puffinus pacificus*), qui leurre sa proie pour se nourrir, n'expriment-ils pas la quintessence des vertus du navigateur et du pêcheur ? L'oiseau sait aussi se faire plus spirituel. Céleste, le noddî est un intercesseur privilégié entre vivants et défunts. Et nous avons tort. Avec notre nouvelle écologie qui a donné sa place et sa grandeur à la protection de la biodiversité, nous avons produit un porte-parole original mais inexistant aux yeux des insulaires : celui d'oiseau fragile et victime. Car le paradoxe est bien le suivant. Comment un animal aussi fortement investi que l'oiseau – maître dans l'art de la navigation ou de la pêche – peut-il être tué et consommé, au point de disparaître des îles océaniques ?

L'objet de cet article est d'énumérer les différentes représentations que l'on prête à l'oiseau essentiellement à Nikunau¹ (voir carte) et d'inventorier la multiplicité des liens qui unissent l'homme au volatile. Cette « taxonomie » par rôles plutôt que par espèces est proche de la façon dont les insulaires évoquent l'oiseau, eux qui le qualifient d'abord de pêcheur, de navigateur, de messenger, etc., avant que de décliner son nom. Dans une telle perspective, la question est moins de savoir ce qu'est un animal, que de saisir

l'animal en tant que construction culturelle s'élaborant au travers des récits, des jeux, des croyances, etc. et dont le sujet renvoie à l'identité de l'homme.

« Ces animaux porte-parole sont décidément bien bavards. » (Cyrulnik, 1998 : 53)

Et leur verbiage nous incite à rappeler qu'il nous faut l'aide des animaux pour comprendre un peu mieux les humains. Cette « anthropologie issue du monde naturel », cette « étude humaine suscitée par les animaux », pour reprendre les termes de Cyrulnik (1983 : 20), Buffon ne s'en serait pas étonné, lui qui « peut écrire que la nature de l'homme serait plus impénétrable encore s'il ne pouvait trouver des animaux auxquels se comparer » (Blanckaert, 1998 : 18).

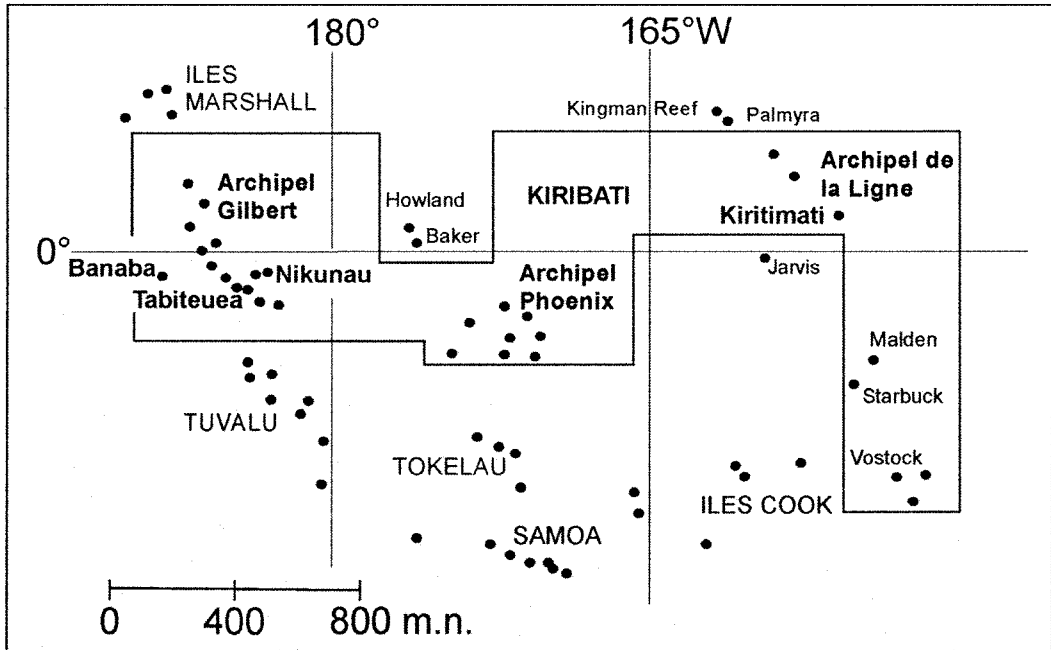
L'animal porte-parole n'existe qu'avec l'homme, qu'à travers l'homme. C'est un animal qui nous ressemble et nous caricature. Il porte en lui une part de nous-même. Sans doute peut-on alors le qualifier d'être hybride parce que participant de deux natures, l'une animale, l'autre humaine ; avec, toutefois, une nette prépondérance de cette dernière. Ainsi défini, il nous interroge. Pourquoi et comment fabrique-t-on des hybrides ? C'est en déclinant l'oiseau sous toutes ses formes, sous tous ses aspects, dans tous ses rôles, que nous allons montrer combien la réalité de l'oiseau est sublimée, combien l'oiseau est un archétype d'homme, combien l'oiseau est insulaire... mais aussi combien on ne peut penser l'oiseau sans évoquer les travaux de Peter Dwyer, lui qui s'est rendu chez les hommes Kubo (de Papouasie Nouvelle-Guinée) costumés en oiseau de paradis, lui encore qui conseille aux archéologues de se méfier des oiseaux à berceau, lui aussi qui s'intéresse à la classification des animaux, des casoars et/ou des oiseaux (Dwyer, 1996; Dwyer *et al.*, 1985; Solomon *et al.*, 1986; Dwyer, 1979), en montrant que « les taxonomies, qui inventorient des modèles, naissent des interactions entre les gens et le monde, et simultanément conditionnent les interactions ultérieures² » (Dwyer, 1985 : 321).

L'oiseau-péroglyphe

En république de Kiribati, le plus ancien témoignage que l'on ait d'un oiseau qui n'est déjà plus tout à fait un oiseau est illustré par les péroglyphes. Sur l'île de Kiritimati, par

1. Nombre de ces représentations se retrouvent en Micronésie, Mélanésie et Polynésie, mais il n'est pas dans notre propos de mener une étude comparative.

2. « Taxonomies, which record the patterns, arise out of the interactions between people and the world, and at the same time condition subsequent interactions. » Les traductions des citations sont de l'auteur.



CARTE 1. – La république de Kiribati, constituée de trois archipels : l'archipel des îles Gilbert, celui des îles Phoenix et celui des îles de la Ligne. Le nom des îles mentionnées dans le texte est noté en caractères gras.

exemple, l'abbé Rougier découvre un tertre surmonté d'un corail (Emory, 1934 : 22, fig. 10a).

« Sur ce bloc pyramidal à surface irrégulière [et aujourd'hui conservé au musée de Tahiti et des îles], deux motifs sont gravés à larges traits. L'un est un oiseau, à dos rectiligne, à tête peu visible, au corps en demi-cercle, et aux pattes coudées. L'autre représente un organe sexuel mâle. » (Lavondes, 1976 : 789-790)

Cet oiseau est-il un esprit chargé de la multiplication des volatiles ou un être défunt dont il faut se concilier les bonnes grâces ? Je doute qu'il nous soit possible de savoir rien d'aussi précis, d'autant que le culte des ancêtres tend à disparaître à Nikunau. Ne subsiste aujourd'hui que les histoires du noddî qui, lorsqu'il virevolte autour d'une maison ou piaille inopinément, continue à nourrir les frayeurs parce que pouvant annoncer une sanction individuelle ou collective (maladie, sécheresse, famine, etc.) ; ou le phaéton à brins rouges, qui frappe d'autant plus l'imagination qu'il est rare sur l'île aujourd'hui. Ce dernier est un présage de bonheur pour certains mais de mort prochaine pour d'autres, en particulier pour les membres du *kainga* Keaki. Intermédiaires privilégiés auprès du monde de l'au-delà, ces volatiles sont aussi les animaux domestiques d'ancêtres mythiques : le phaéton pour Nei Tituabine ou le noddî pour Ten Tabakea.

L'oiseau-cannibale

Dans les récits d'imagination (*karaki niango*) des habitants de Nikunau, fourmille une multitude de génies, gnomes, farfadets... mais aussi de créatures animales fantastiques aux tendances asociales. Ramassis de vilénies, ces êtres sont profondément solitaires et nantis de pulsions cannibales. Y figurent en bonne place le lézard géant ou le crocodile (Te Kekenu) et l'oiseau (Nei Kakawa) qui dévorent tout sur leur passage. Ce dernier est généralement une femelle zoomorphe, armée de serres, coiffée d'élégantes plumes et pourvue d'une carapace de tortue ou nacelle servant de monture à un héros civilisateur (Teraaka), voleur de feu et homme sage-femme.

Les mythistoires mettent également en scène des bonimenteurs, aux discours habiles et aux métamorphoses faciles. Les aventures d'Obaia-te-buraerae (Obaia l'emplumé) – homme qui revêt un habit de plumes – sont pour le moins cocasses et mêlent duplicité, convoitise, et lubricité (Latouche, 1984 : histoires II, XXI, XXII). Ces histoires renvoient à un univers où les frontières entre le monde animal et humain se mêlent, un monde où les unions sont fréquentes, un monde où les actions et les pensées des animaux sont similaires à celles des hommes. Les I-Kiribati seraient-ils coupables d'anthropomorphisme ?

L'oiseau-pêcheur

Si l'on en croit l'éthologue Frans de Waal (2001 : 68, 71), il existe deux formes d'anthropomorphisme, un « anthropomorphisme anthropocentrique » qui consiste en « l'attribution de qualités humaines aux animaux » (que nous venons de survoler) et un « anthropomorphisme animocentrique » qui consiste « à voir le monde du point de vue de l'animal, à prendre en compte son *Umwelt*, son intelligence, ses tendances naturelles », en somme à se glisser dans la peau de l'autre. Exercice d'autant plus difficile que l'animal est éloigné de l'homme.

« Partager les expériences d'organismes qui recourent à d'autres systèmes sensoriels est un problème qu'exprime une formule fameuse du philosophe Thomas Nagel : "À quoi ça ressemble, d'être une chauve-souris ?" » (de Waal, 2001: 71)

S'agissant de l'oiseau, l'anthropomorphisme animocentrique est pour les pêcheurs de Nikunau, aisé. L'homme et l'oiseau non seulement excellent à la pêche, mais pêchent à l'identique. Alors qui de l'un copie l'autre ? La réponse est péremptoire. Les oiseaux de mer, leurs vivants de par leur morphologie, sont par essence pêcheurs. Le phaéton à brins rouges *te taake* (*Phaeton rubricauda*), médiocre nageur mais bon plongeur, a une queue longue et colorée pour leurrer les seiches et les poissons volants en l'agitant sous l'eau. Les pétrels *te tangiuoua* (*Pterodroma spp.*) sont noirs dessus et blancs dessous pour, lorsqu'ils rasant l'eau, produire un scintillement (noir et blanc), imitant les petites proies et attirer le poisson à lui. Le pétrel à gorge blanche *te bwebwe ni marawa* ou papillon des mers (*Nesofregatta fuliginosa*) est pourvu de longues pattes qui lui permettent de tapoter l'eau en volant et appeler ses proies. On dit aussi que son vol, mal assuré pour imiter celui des papillons, attire les poissons carnivores. Quant au puffin du Pacifique *te korobaro* (*Puffinus pacificus*), il change sa couleur de plumage au cours de l'année, passant du brun au gris au blanc, pour diversifier ses victimes. L'homme à peau mate et nue est relégué au rang de constructeur de leurre à bonites³ (*te kaneati*), cet artifice de nacre qui brille en jetant des éclats et auquel on ajoute des plumes ou des poils, pour redoubler l'attraction ou se rapprocher davantage de l'oiseau, ce pêcheur né. La bonite est ainsi trompée par deux fois : par un simulacre d'oiseau (touffé de plumes) et un simulacre de petite proie (coquille de nacre ou stalactite originaire de Banaba).

Loin de se contenter d'un oiseau pêcheur, l'insulaire lui prête aussi un savoir sur la pêche exemplaire. Pour les habitants de Nikunau, seul l'oiseau « sait pour de bon », « sait sans se tromper » où sont les poissons et qui ils sont. Les compétences de l'oiseau en matière de pêche se sont constituées en idéal de savoir. Le pêcheur ne s'y trompe pas, lui qui quand il veut du poisson, s'efforce non seulement de penser ou de rêver de l'oiseau, mais de se penser et de se rêver oiseau. Il s'agit là d'empathie interspécifique, au sens où l'homme s'identifie pleinement à l'oiseau (Brunois, sous presse). Les pêcheurs touchés par cet esprit oiseau sont reconnus et admirés de tous. Ils sont, au travers de leur étroite relation avec le fou brun (*Sula leucogaster*), les noddis bruns et noirs (*Anous stolidus* et *Anous minutus*) ou la sterne blanche (*Gygis alba*), ceux qui monologuent au mieux avec lui, ceux qui s'inspirent au mieux de ses prédictions. Mais pour que ces oiseaux soient solidaires du pêcheur, encore faut-il que la société tout entière se conduise bien, que l'équilibre social en mer et sur terre soit respecté (nous y reviendrons).

À chaque volée aussi, son organisation est conforme aux modalités de rassemblements des hommes dans les maisons d'assemblée *maneaba* (Maude, 1963 ; Latouche, 1984). Parmi les fonctions que l'on retrouve chez les humains comme chez les oiseaux, nous avons relevé celle :

- d'homme ou d'oiseau-orateur chargé d'ouvrir le débat ou la pêche *te tia akawa*, le premier oiseau à repérer et informer ses voisins de la présence d'un banc de poissons ;
- d'homme ou d'oiseau qui partage la nourriture *te tia tebo*, le premier oiseau à plonger sur le banc et présidant la distribution de poissons ;
- d'homme ou d'oiseau en charge du nettoyage *te tia akea te ika*, le dernier oiseau à prélever un poisson.

Suspect sur le plan éthologique, ces oiseaux excessivement humains, au savoir sans faille, sont comme l'écrit Arnaud Zucker à propos de l'ouvrage d'Élien, *La personnalité des animaux*, « les héros d'une science qui, même lorsqu'elle est véridique, est finalement une zoomythologie » (2001 : XXXIV).

L'oiseau-navigateur

L'oiseau est sur-compétent en bien d'autres domaines. Son savoir ne se limite pas aux seuls

3. Pour une description des leurres à bonites, se référer à Henry Maude (1967) et Gerd Koch (1986).

poissons : il s'étend à la navigation et aux trois aptitudes que les navigateurs de Nikunau lui attribuent pour se déplacer d'un point à un autre, sur mer comme sur terre. On dit de lui qu'il trouve son chemin – et que jamais il ne se perd – en se fiant à des repères familiers (l'odeur de l'huile de noix de coco, le bruit des ondes se brisant sur le rivage ou encore la couleur de l'océan), en se servant du compas du soleil et des étoiles, enfin en mémorisant ses trajets au cours des premiers vols accompagnés de ses parents. Ces aptitudes au pilotage, à l'orientation et à la navigation *stricto sensu* sont celles des hommes eux-mêmes. L'oiseau n'est jamais que miroir.

L'oiseau de mer rend aussi l'espace marin plus intelligible : il facilite la localisation des îles. Pour Teeta Tatu, par exemple, un navigateur de Kuria (archipel Gilbert) :

« les oiseaux sont les meilleurs amis des navigateurs [...] Les oiseaux sont très utiles et permettent de doubler la distance à laquelle on peut voir une île d'une pirogue [...] Cette distance d'environ dix milles est de vingt milles avec les oiseaux. Les oiseaux les plus efficaces sont les sternes et les noddis. »⁴ (Lewis, 1975 : 162)

Il faut ajouter à cet inventaire des espèces serviables, les phaétons, mais surtout les fous et les frégates qui, bien qu'aujourd'hui peu nombreux dans les eaux micronésiennes, peuvent mettre de plus grandes distances à leur actif, quelques 100 milles. Jamais un navigateur ne doute du savoir de l'oiseau ; s'il doute, c'est de lui-même. Le plus bel exemple est celui rapporté par Mau Pialug⁵, un navigateur de Satawal (archipel des Carolines).

« [Il guettait] les premiers oiseaux d'une île que l'équipage situait au Sud. Mais les oiseaux arrivèrent du Nord. Ses compagnons, pensant qu'ils avaient dépassé l'île durant la nuit, voulurent faire demi-tour, quand Mau leur dit de n'en rien faire. Un des oiseaux, avait-il vu, avait un poisson dans le bec. Il revenait nourrir ses petits. C'était la saison des nichées, où les oiseaux partent deux fois en mer, une fois avant le jour, pour les oisillons, puis pour eux-mêmes. Effectivement, une heure plus tard, les oiseaux réapparurent dans le bon sens. Silence, admiration. Certains ont le savoir, d'autres doivent écouter encore. » (Péteuil, 2003 : 22, d'après Thompson, 1980)

Les marins-pêcheurs de Nikunau vivent dans la crainte permanente que ces volatiles ne se cachent, privant le navigateur d'un indicateur de terre précieux et le pêcheur de ses proies. De

nombreuses précautions sont donc prises pour faciliter la rencontre homme - oiseau de mer, précautions que l'expérience passée et la prudence recommandent d'observer scrupuleusement. Les gens de mer se doivent donc de respecter les règles de bienséance qui prévalent à chaque rencontre (humilité, propreté, abstinence sexuelle) ; les gens restés à terre de vivre harmonieusement sous peine de déranger les créatures de la mer (Bataille, 1996 ; Di Piazza, 2001). Des règles qui sont toujours de mises chez l'oiseau. Celui-ci est en effet toujours propre, n'est pas bruyant en mer, ni n'exhibe de comportement sexuel. L'oiseau est donc aussi érigé en modèle de savoir-vivre.

À chaque navigateur, son oiseau singulier : tabou alimentaire et rituel personnalisé pendant la course en mer, offrande de nourriture avec quelques gouttes de son huile parfumée et paroles ou chants emprunts de civilité témoignent de cette déférence des navigateurs pour leur oiseau.

L'oiseau-emblème

Des fanions, représentant parfois des oiseaux, étaient fixés à la vergue ou au balancier des pirogues de voyage *baurua* (Grimble, 1921). Ces enseignes, qui appartenaient aux différents *kainga*, étaient associées aux récits de pérégrination des ancêtres. Sur Nikunau par exemple, l'un des pavillons portait le nom de *mata n taratara* (yeux qui regardent avec attention), en référence à la frégate dont l'acuité visuelle est inégalée. Il consistait en deux houppes de plumes symbolisant les yeux de l'animal et une flamme à deux pointes ou ailes constituée d'une bande de feuilles de pandanus tressées et blanchies. Le tout était enlacé sur un piquet représentant la colonne vertébrale et le bec.

L'oiseau-messager

Toujours à propos des frégates, on voit sur certaines îles de l'archipel, en particulier sur Tabiteuea, des perchoirs sur lesquelles des captives repues sont chargées d'attirer leurs congénères. Les insulaires domestiquent ces oiseaux en les nourrissant quotidiennement de petits poissons ou de bernard-hermite cuits. Apprivoisés, ces volatiles sont parfois relâchés, ruban ou message à la patte ou sous leurs ailes. Ils iront à la

4. « Birds are the navigator's very best friends [...] Birds are very useful up to twice the sight range of an island from a canoe [...] The sight range of land is about ten miles and that of the birds twenty. The birds which are most significant are terns and noddies. »

5. NDLR. Mau Pialug était le pilote navigateur de la pirogue Hokulea qui rallia Tahiti à Hawaii en 1976.

recherche d'un autre perchoir dans l'espoir d'être bien nourris. Personne ne s'avise de molester une frégate domestiquée. Son meurtre, au même titre qu'un vol ou un adultère, ne peut être réparé que par la cession de terre au nom évocateur : « en l'honneur de l'oiseau » (Sabatier, 1939 : 38).

L'oiseau-jeu

La frégate non apprivoisée ne bénéficie d'aucune protection. Un jeu d'adresse, *te kabane*, toujours en vogue sur l'île de Nikunau, reproduit la chasse de l'oiseau. Celui-ci est tué à l'aide d'une ligne qui, entraînée par un caillou, s'entortille dans ses ailes. Pour ce jeu, trois objets sont nécessaires : un objet volant *te man* représentant la frégate façonné de deux longues plumes de l'animal enlacées sur une nervure de cocotier ; une batte *te kai n euman* faite d'un pétiole de cocotier ; un projectile *te atau*, un morceau de corail de la grosseur d'un œuf, lié à une ficelle de plusieurs dizaines de mètres de long. Deux équipes et un arbitre s'affrontent. L'arbitre lance le succédané de frégate à l'aide de sa batte, tandis que les joueurs sont tour à tour censés former une boucle enserrant l'objet volant pour le faire tomber à terre.

L'oiseau-consentant

Frégates, mais aussi fous, sternes, puffins et pétrels ont été abondamment tués. Pour les hommes de Nikunau, le fait qu'un volatile se laisse attraper, c'est qu'il y consent. Il connaît et accepte son destin. D'ailleurs, il niche souvent à terre, facilitant la besogne du collecteur et parfois même, il ne se débat ni ne crie. L'oiseau est pensé comme une bonne proie, comme consentant *te tia katawa* : il fait don de sa personne. Nul besoin alors de s'excuser auprès de lui. Les insulaires océaniens sont donc comme les chasseurs cueilleurs de Nurit Bird-Davis :

« [...] certains chasseurs-cueilleurs considèrent que leur environnement est un don, que ce dernier est en relation avec eux de façon similaire à certaines catégories de parents ; il existe pour satisfaire les demandes qu'ils peuvent faire, sans appeler à la réciprocité⁶. » (cité par Dwyer, 1994 : 93)

Et Peter Dwyer d'ajouter :

6. « [...] hunter-gatherers view their environment as giving, as standing in relation to them as do certain categories of kin; it exists to satisfy demands they may make of it but it does not call for reciprocation on their part. »

7. Nous employons le terme de dissonance cognitive en référence aux travaux de Léon Festinger (1957) et, plus récemment, à ceux de Stéphane Copin (non publié).

8. « [...] their (social institutions) focal concern is with the needs of consumption and exchange experienced by those societies; it is never with the maintenance of species per se. »

« rien de plus culturel donc que cet environnement (et des êtres qui le composent) ; la nature (et ses occupants) n'est qu'invention. » (1996 : 178)

Notons toutefois une première « dissonance cognitive⁷ » entre la représentation d'un oiseau consentant et la création de terre d'accueil *te aba n mauri* pour ces volatiles. L'homme pour faire face au fait que les oiseaux sont moins nombreux, moins consentants, tentent de les retenir en régulant l'accès à cette ressource, tout en discourant sur la nécessité « d'inviter » les oiseaux sur ces terres de refuge que sont le nord de l'île de Nikunau et les îlots Namauri et Tenon de Tabiteuea. Entendons-nous cependant sur l'usage de ces terres : il s'agit moins de préserver l'espèce que d'aménager un garde-manger ; les ressources sont régulées pour être mieux consommées. Comme l'écrit Peter Dwyer :

« [...] le rôle de ces institutions sociales est de répondre aux besoins de consommation et d'échange de ces sociétés; non de conserver les espèces en tant que telles. »⁸ (1994 : 93-94)

L'oiseau fragile et victime n'existe pas pour les habitants des îles Gilbert. Cette représentation n'a de sens que dans les sociétés qui font l'éloge de la biodiversité et qui se donnent une législation sur le droit animal.

L'oiseau-conspirateur

Nous terminerons par une deuxième dissonance cognitive. Les hommes de Nikunau reconnaissent l'existence d'un oiseau rebelle ou conspirateur *te tia kiriwe* : c'est l'oiseau qui a abandonné l'île. Au sein même des oiseaux consentants, certains sont des déviants. Parmi les vingt et une espèces d'oiseaux de mer que comptaient l'archipel des îles Gilbert, seules six (*Sterna sumatrana*, *Sterna fuscata*, *Anous stolidus*, *Anous minutus*, *Gygis alba*, *Sula sula*) nidifient encore sur Nikunau (Child, 1960 ; Amer-son, 1969 ; Pratt *et al.*, 1989). Nous faisons l'hypothèse que ces deux dissonances (terre d'accueil et oiseau rebelle) sont deux formes de rationalisation d'une ressource en voie d'extinction, des arrangements de l'homme avec lui-même pour continuer à penser vivre entouré d'un oiseau consentant, d'une terre d'abondance, d'une nature aux ressources infinies. Un

arrangement aussi qui perdure du fait du mode de reproduction de l'oiseau et de la difficulté qu'il y a à mesurer son propre impact sur l'avi-faune. Pour l'insulaire, l'oiseau a certes abandonné l'île, mais n'a pas disparu pour autant. Il arrive en effet aux pêcheurs de croiser quelques puffins ou sternes en haute mer, mais ceux-ci ne nidifient plus sur l'archipel. Une simulation⁹ informatique de la dynamique des populations de puffins, de pétrels et de sternes montre combien l'établissement d'une relation de cause à effet entre chasse et disparition locale de l'espèce est contre-intuitive. Juvéniles et adultes non reproducteurs (animaux en âge de se reproduire mais n'ayant pas d'espace pour nicher) passent leur vie en mer (Harrison, 1990 : 120-134). Ces derniers attendent qu'un espace se libère pour pouvoir nicher à terre, suite à la mort naturelle ou accidentelle de l'un de leurs congénères. Il apparaît donc que, tant que le nombre d'adultes nouvellement reproducteurs est relativement élevé, l'espace disponible sur l'île pour y couvrir est bien toujours occupé par les adultes reproducteurs anciens et les adultes nouvellement reproducteurs. La population visible au sol est constante, que les animaux soient ou non chassés. En dessous de ce nombre, l'espèce est cependant amenée à disparaître brutalement. Autrement dit, la dynamique de certaines populations d'oiseaux de mer crée bien, pour un temps, l'illusion d'une nature aux ressources infinies.

Conclusion

De l'oiseau pétroglyphe à l'oiseau rebelle, constatons que l'oiseau vient toujours à point nommé pour aider et conforter l'homme dans ses activités et son histoire. L'oiseau n'existe qu'à travers l'homme, par l'homme, dans son rapport avec l'homme. Cette obsession anthropomorphique semble même constitutive du savoir local. En prêtant à l'oiseau une dimension humaine, en l'extrayant de son animalité pour le déplacer vers des catégories « humanisantes », l'insulaire l'a fortement investi, ce qui, nous l'avons vu, n'a pas préservé l'oiseau pour autant. Avec la raréfaction de certaines espèces et la disparition d'autres espèces, deux dissonances cognitives sont apparues, que l'homme a « résolu » par la création de terre d'accueil et la représentation d'un oiseau parfois rebelle. Ces petits arrangements de l'homme avec lui-même lui permettent en somme de continuer à bien s'entendre avec l'oiseau. Sans doute la protection de l'oiseau

est-il un processus nécessitant d'infléchir la distance que l'on a mise entre soi et l'oiseau, de re-penser sa proximité avec les animaux, de re-connaître la condition animale de son porte-parole.

BIBLIOGRAPHIE

- AMERSON Binion, 1969. *Ornithology of the Marshall and Gilbert Islands*, Washington, *Atoll Research Bulletin* 127, 348 p.
- BATAILLE Marie-Claire, 1996. L'homme et le poisson ou l'imperceptible des relations homme – animal, in Michel Julien, Michel Orliac et Catherine Orliac (éds), *Mémoire de pierre, mémoire d'homme : tradition et archéologie en Océanie : hommage à José Garanger*, Paris, Publications de la Sorbonne, pp. 415-429.
- BATAILLE Georges, 1998. Le passage de l'animal à l'homme et la naissance de l'art, in Boris Cyrulnik (éd.), *Si les lions pouvaient parler. Essai sur la condition animale*, Manchecourt, Quarto Gallimard, pp. 210-227.
- BLANCKAERT Claude, 1998. La naturalisation de l'homme de Linné à Darwin. Archéologie du débat nature/culture, in Albert Ducros, Jacqueline Ducros et Frédéric Joulian (eds), *La culture est-elle naturelle? Histoire, épistémologie et applications récentes du concept de culture*, Paris, Errance, pp. 15-24.
- BRUNOIS Florence (sous presse). Man or animal: who copies who? Interspecific empathy and imitation among the Kasua of New Guinea, in Alessandro Minelli, Guerardo Ortalli and Glauco Sanga (eds), *Animal Names*, Venezia, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti.
- CHILD Peter, 1960. Birds of the Gilbert and Ellice islands Colony, *Atoll Research Bulletin* 74, pp. 1-38.
- COPIN Stéphane (2005). Dissonance à Nikunau. Supplément au voyage de Anne Di Piazza, communication orale devant être présentée à la session de Dynamique des Systèmes au congrès européen de Systémique, Paris, ms.
- CYRULNIK Boris, 1983. *Mémoire de singe et paroles d'homme*, Paris, Hachette Littératures.
- , 1998. Les animaux humanisés, in Boris Cyrulnik (éd.), *Si les lions pouvaient parler. Essai sur la condition animale*, Manchecourt, Quarto Gallimard, pp. 12-55.
- DI PIAZZA Anne, 2001. La navigation océanienne : un savoir trop longtemps méconnu, *Préhistoire, Anthropologie méditerranéenne* 10-11, pp. 183-190.
- DI PIAZZA Anne and Erik PEARTHREE, 2004. *Sailing routes of old Polynesia. Prehistoric discovery, colonisation and abandonment of the Phoenix Islands*, Bulletin of Anthropology II, Honolulu, Bernice Bishop Museum.

9. Pour une illustration chiffrée de ce modèle, se référer à Anne Di Piazza et Erik Pearthree (2004).

- DWYER Peter, 1979. Animal metaphors: an evolutionary model, *Mankind* 12, pp. 13-27.
- , 1985. Other People's Animals. Two examples from New Guinea, *Search* 15, 11-12, pp. 321-327.
- , 1994. Modern conservation and indigenous peoples: in search of wisdom, *Pacific Conservation Biology* 1, pp. 91-97.
- , 1996. The invention of nature, in Roy Ellen and Katsuyoshi Fukui (eds), *Redefining nature: ecology, culture and domestication*, Oxford, Berg, pp. 157-186.
- DWYER Peter, Monica MINNEGAL and Judith THOMSON, 1985. Odds and ends: Bower birds as taphonomic agents, *Australian Archaeology* 21, pp. 1-10.
- ÉLIEN, 2001. *La personnalité des animaux*, Livres I à IX, traduit et commenté par Arnaud Zucker, Paris, Les belles lettres, La roue à livres.
- EMORY Kenneth, 1934. *Archaeology of the Pacific equatorial Islands*, Bernice P. Bishop Museum Bulletin 123, Honolulu, Bernice P. Bishop Museum Press.
- FESTINGER Léon, 1957. *A theory of cognitive dissonance*, Stanford, Stanford University Press.
- GRIMBLE Arthur, 1921. Canoe crests of the Gilbert Islands, *Man* 21, pp. 81-85.
- HARRISON Craig, 1990. *Seabirds of Hawaii. Natural History and Conservation*, London, Cornell University Press.
- KOCH Gerd, 1986. *The material culture of Kiribati*, Suva, Institute of Pacific Studies of the University of the South Pacific.
- LATOUCHE Jean-Paul, 1984. *Mythistoire Tungaru*, Paris, Sela.
- LAVONDES Anne, 1976. La culture matérielle en Polynésie et les collections du Musée de Tahiti et des îles, catalogue ronéoté et micro-fiches, Tahiti, Orstom.
- LEWIS David, 1975 (1^{ère} éd. 1972). *We, the Navigators*, Honolulu, University of Hawaii Press.
- MAUDE Henry, 1963. *The evolution of the Gilbertese boti*, Wellington, Memoirs of the Polynesian Society 35.
- , 1967. The stalactite fish hooks of Ocean Island, *The Journal of the Polynesian Society* 76, 4, pp. 415-425.
- PÉTEUIL Marie-Françoise, 2003. Ciel d'îles, *Journal de la Société des Océanistes* 116, pp. 13-24.
- PRATT Douglas, Phillip BRUNER and Delwyn BERRETT, 1989. *A field guide to the birds of Hawaii and the tropical Pacific*, Princeton, Princeton University Press.
- SABATIER Ernest, 1939. *Sous l'équateur du Pacifique. Les îles Gilbert et la mission catholique*, Issoudun, archiconfrérie de N.-D du Sacré-Cœur.
- SOLOMON Su, Monica MINNEGAL and Peter DWYER, 1986. Bower Birds, Bones and Archaeology, *Journal of Archaeological Science* 13, pp. 307-318.
- WAAL Frans (de), 2001. *Quand les singes prennent le thé. De la culture animale*, Paris, Fayard.